



« Parler de ma famille déportée était nécessaire »

Après un premier ouvrage sur son enfance au sein d'une famille de résistants, Marie José Bernanose-Van Gheluwe revient dans un nouveau livre sur sa quête de réponses.

Rencontre

« Je ne pouvais plus garder ça pour moi. Les récits sur la déportation des membres de ma famille sont terribles, parler d'eux était nécessaire. » Marie José Bernanose-Van Gheluwe, originaire de Jumièges (Seine-Maritime), revient dans un nouvel ouvrage, intitulé *Ils manquent toujours à l'Appel* (éditions Fabert), sur l'histoire de quatre membres de sa famille déportés.

En 2011, elle avait publié *Si j'avais su, j'aurais pas entendu*, consacré à son enfance et au silence de ses proches sur ce qu'il s'était passé pendant la guerre. C'est précisément cela qui a motivé cette ancienne cheffe d'entreprise dans la fabrication d'articles de sport, au parcours exemplaire (chevalier dans l'Ordre national de la Légion d'honneur et dans l'Ordre national du Mérite), à se lancer dans une enquête à la recherche de réponses sur le passé de sa famille, qui résidait aux Andelys (Eure).

« Qu'ont-ils enduré ?
Qu'ont-ils vécu ? »

« Ma grand-mère, côté paternel, mon grand-père et leurs deux fils, dont mon père, raconte-t-elle, étaient tous résistants et ont connu la déportation. J'étais très jeune lorsque mon père est mort (elle est née en 1947, son père est revenu du camp de concentration de Dachau en 1945, à l'âge de 24 ans). Je voulais en savoir plus sur l'homme qu'il était. »

Cette force de conviction conduit Marie José Bernanose-Van Gheluwe



Marie José Bernanose-Van Gheluwe publie un deuxième ouvrage, intitulé « Ils manquent toujours à l'Appel » (éditions Fabert). Elle y retrace sa volonté de témoigner de l'histoire de sa famille en déportation.

PHOTO : DR.

à fouiller dans les affaires de sa mère, Geneviève, et celles laissées par son père, Jean Bernanose. « Ma mère se murait dans le silence. Elle n'a jamais accepté de parler ouvertement de son passé, ni de l'enfer vécu par ma famille dans les camps. Je me posais souvent ces questions : qu'ont-ils enduré ? Qu'ont-ils vécu ? »

Ce deuxième ouvrage s'inscrit dans la continuité du travail de recherches entamé dix ans plus tôt. L'autrice souhaitait prendre son temps pour cette nouvelle parution. « Je voulais retrou-

ver des personnes qui ont côtoyé mon père, détaille-t-elle. Je fais beaucoup de conférences, je fais aussi partie de l'Amical des anciens de Dachau. Je pense que c'était le moment pour continuer à faire vivre leur mémoire. »

Au fil du livre, le portrait de son père et des autres proches déportés prend forme. On y découvre aussi les instants qui ont précédé l'arrestation de ses grands-parents à Rouen, en 1944. « Ma grand-mère est une rescapée de Ravensbrück, elle y est restée dix-huit mois. Mon grand-père,

lui, est mort en déportation à Buchenwald. »

Elle aborde également le retour à la vie de son père, revenu de Dachau le 30 avril 1945, avant de mourir épuisé par le travail et le traitement subi à l'intérieur du camp. « Il est décédé dans les bras de ma mère à 29 ans. Ce n'est pas un âge pour mourir. Avec ce livre, confesse-t-elle, je voulais parler de la vie des déportés, continuer à faire vivre l'histoire de celles et ceux qui manquent toujours à l'Appel. »

Quentin VALOGNES.